

Celles qu'on ne remplace pas

Il y aura bientôt un an que Juliette Delagrance a rendu son dernier soupir, laissant inconsolés ses amis qui savaient que personne ne pourrait la remplacer dans l'œuvre qu'elle avait entreprise. Ida R. Sée nous rappellera plus loin quelques-unes de ses activités, mais ce que seules ont pu admirer ses proches, c'est cette foi ardente, généreuse, qu'aucun obstacle ne pouvait atteindre, mêlée à un sens administratif et pratique qui lui permettait de transformer ses rêves en actes bienfaisants. Apôtre et femme de tête, elle a «réalisé» malgré sa santé, malgré les difficultés de toutes sortes qui hérissaient sa route; et à ceux et à celles qui doutaient encore du pouvoir de l'action, elle a prouvé que rien n'est impossible lorsqu'on sait « vouloir », pour autrui, dans un esprit de complet oubli de soi-même et d'absolu désintéressement.

Il est parmi les travailleuses sociales d'admirables femmes, des âmes d'élite... mais aucune d'elles n'a pu remplacer Juliette Delagrance, parce que Juliette Delagrance ne peut pas être remplacée.

Et parmi celles qui nous ont quittés nous évoquons d'autres grandes personnes qui elles aussi avaient une telle personnalité que nulles autres n'ont pu reprendre complètement leur œuvre et exercer une même influence. Et je pense à Marguerite de Witt Schlumberger si énergique, si tenace et dont l'esprit de justice et la volonté morale ne se laissaient arrêter par aucun obstacle : « Ma femme ne s'attache qu'aux tâches les plus ardues, les plus difficiles », déclarait son mari qui l'admirait sans toujours partager ses idées : ne voulait elle pas vaincre la prostitution et l'alcoolisme, obtenir le vote et lutter pour la paix? D'autres, certes, ont poursuivi ce même programme, mais ce qui distinguait la petite-fille de Guizot, c'était cette distinction née, cette pureté qui faisait sa force et son intransigeance mises au service de ces causes difficiles. Une de ses amies disait d'elle : « Marguerite traverse les chemins boueux avec des souliers de satin blanc, sans jamais les salir ». Cette phrase mieux que tout éloge dépeint notre ancienne présidente de l'U.F.S.F. qui nous a quittés depuis onze ans; que j'ai remplacée, convaincue que mon action ne saurait jamais faire oublier la sienne.

Et à son souvenir de grande protestante, comment ne pas joindre celui de Julie Siegfried qui elle aussi a laissé en partant un vide que nul ne songe à remplir. Julie Siegfried, si belle, si bonne qu'en sa présence on se sentait meilleure; son influence sociale fut considérable et de sa personnalité émanait un tel charme, une telle douceur, un si profond rayonnement, que tous et toutes agissaient pour la joie de la rendre heureuse et de participer à son œuvre de bien. Mais Julie Siegfried n'était pas seulement la philanthrope admirable qui ne repoussait aucune demande et donnait avec générosité, c'était une courageuse qui avait le sens de la justice et de l'action. Et je n'oublie pas que vers 1910, au moment même où le suffrage des femmes était encore assez mal vu des associations affiliées au Conseil National des Femmes, Julie Siegfried venait présider des manifestations de l'Union pour le Suffrage. Et lorsque jeune encore, je m'indignais de la pusillanimité de certaines dames du C.N.F.F., Julie Siegfried me répondait en souriant doucement : « Laissez les d'abord venir travailler avec nous—la philanthropie les amènera à l'action sociale, et l'action sociale au suffrage. Le C.N.F.F. est une école normale où il faut passer pour apprendre à celles qui ne le sont pas, à devenir féministes ».

Les événements lui ont donné raison et seul le développement du mouvement social a, après la guerre, entraîné la grande masse des femmes à demander le vote.

Mais pour agir sur le Parlement, pour décider à l'action les inertes, pour les inciter à remplir leur devoir, que n'est-elle encore parmi nous?...

Et je songe aussi à cette personnalité si attachante, si particulière que fut la duchesse d'Uzès, dont la place n'a été prise par nulle autre. Plus politicienne et remuante que les précédentes, la fin de sa vie offre pourtant bien des points communs avec les leurs. Amie des travailleuses, des artistes, que n'a-t-elle point fait pour les servir? Mais son originalité

dans le milieu aristocratique qui était le sien c'était son esprit de complète indépendance et sa profonde indifférence pour le « qu'en dira-t-on ». Elle avait un sentiment très précis de la justice et à ce titre elle aimait le peuple et comprenait ses besoins. Elle restait traditionaliste, mais avec un sens très net des devoirs et des réalités de l'heure. La duchesse d'Uzès, comme la plupart des aristocrates anglais d'aujourd'hui, était une libérale; et sa place n'a pas été prise, car peu de femme de son milieu social n'ont eu comme elle l'audace de rompre avec des traditions périmées; peu ont manifesté une personnalité assez détachée des lois mondaines, pour mettre au premier plan de leur vie les lois d'humanité et de justice qui priment toute les autres. Il existe certainement dans les grandes familles françaises des femmes qui pourraient agir comme elle, mais faute d'avoir son esprit d'indépendance, faute de comprendre et d'aimer le peuple, faute peut être d'oser agir, elles sont restées en cercle fermé au grand dommage de la France qui ignore l'activité courageuse d'une lady Astor ou d'une duchesse d'Atholl.

Et avant de clore ces souvenirs tout personnels sur quelques femmes « irremplaçables », j'aimerais évoquer encore le nom de Henriette Jean Bruhnes qui comme les précédentes m'a laissé un souvenir ému de sa généreuse activité.

Comme la duchesse d'Uzès, ardente catholique, elle voyait en la religion une force et un devoir. Et ce devoir pour elle était « un ordre d'action ». La Ligue Sociale d'Acheteurs a été au début de ce siècle un des premiers mouvements destinés à rappeler aux privilégiés leurs devoirs : devoir de solidarité, devoir de ne point ignorer la peine des hommes, devoir de ne pas exiger d'eux des efforts supérieurs à leur possibilité.

« Ce que je veux, disait-elle, c'est donner des remords aux égoïstes qui refusent de réfléchir; c'est leur créer une conscience ».

C'est ainsi que simultanément avec le C.N.F.F. elle lutta contre les veillées qui épuisaient les femmes; contre le travail du dimanche qui empêchait le délassement des travailleurs. Aujourd'hui que sont organisés et la semaine de quarante heures, et les loisirs, et les congés payés, il faut penser avec reconnaissance et émotion à Henriette Jean Bruhnes qui avait tenté l'une des premières de faire comprendre aux responsables des injustices sociales la véritable signification de la charité chrétienne.

Et après les grandes protestantes, les grandes catholiques, je voudrais citer les grandes laïques : les Geneviève Coulon, les Pauline Kergomar, les Fouriaux, et tant d'autres qui servirent l'enfance et l'école et dont l'image lumineuse ne s'éteindra pas. Leur exemple pourra inspirer d'autres activités, mais elles non plus ne seront pas remplacées, parce que les fortes personnalités laissent derrière elles un vide irrémédiable.

C'est en songeant à Juliette Delagrance que j'ai évoqué l'image aimée et respectée de quelques grandes disparues.

Quel hommage plus digne que d'associer son nom aux leurs! Nous l'avons assez connue, assez aimée pour savoir que c'eût été là pour elle une ultime consécration.

Et nous convions ceux et celles qui partagent nos regrets et nos souvenirs, à unir aujourd'hui leur pensée à la nôtre en une pieuse et affectueuse méditation.

C. Brunshvicg

1937-8-10
n° 1239